



© JOSÉ-NOËL DOUMONT

GISÈLE CROËS

NOCES D'OR AVEC LA CHINE

L'IDYLLE S'EST CONSTRUITE AU FIL DES ANNÉES, SE TRANSFORMANT PROGRESSIVEMENT EN VRAIE PASSION. UNE HISTOIRE D'AMOUR QUI DURE DEPUIS PLUS DE CINQUANTE ANS ET QUI A ADOUBÉ GISÈLE CROËS COMME L'UNE DES MEILLEURES EXPERTES MONDIALES EN ART CHINOIS.

PAR CHRISTOPHE VACHAUDEZ

DEPUIS SA GALERIE de Bruxelles qui regorge de pièces exceptionnelles, elle poursuit un parcours international exemplaire qui a mis sur sa route musées et collectionneurs avertis. Toujours pleine de projets, elle revient pour nous sur une vie dédiée à sa passion : la Chine.

L'Éventail – Pourriez-vous évoquer pour nous votre étonnant parcours ?

Gisèle Croës – Cela peut paraître curieux aujourd'hui, mais mon premier intérêt pour

la Chine fut plutôt d'ordre politique. J'étais très impliquée à l'université à une époque où une majorité des étudiants se situaient très à gauche, alors que d'autres formaient des îlots très à droite, ce qui provoquait de fréquentes altercations. De mon côté, j'ai été indirectement confrontée au communisme car je travaillais comme répétitrice dans une famille d'industriels faisant affaire avec la Chine. Un jour, ce monsieur m'a téléphoné et m'a demandé si je souhaitais aller y travailler. J'avais terminé mes

études, le maoïsme m'intriguait, la Chine m'intéressait. Nous nous sommes dit, mon époux et moi-même, que nous n'avions rien à perdre. En 1962, la Belgique n'avait pas encore reconnu la Chine et il a fallu nous rendre à La Haye pour obtenir un visa. Nous sommes ainsi partis sans rien connaître, un peu à l'aveuglette, et nous avons rencontré les quelques Belges déjà installés. Très vite, nous sommes rentrés à Radio Pékin, comme seuls francophones. Nous y côtoyions des Cubains, des Népalais, des Italiens,



c'était assez incroyable! Tout était politiquement bouclé et la pauvreté régnait. Néanmoins, j'ai immédiatement été séduite. Nous sommes restés jusqu'en 1965 et nous avons pu nous rendre compte que l'idée que nous avions du communisme et de ses idéaux ne collait pas à la réalité de ce que nous voyions. L'époque était difficile mais, pour nous, l'expérience fut très enrichissante. Nous avons sillonné Pékin à pied, découvrant une ville qui n'avait pas changé depuis des siècles. Si la Cité interdite et ses abords ont conservé leur aspect d'alors, la ville s'est étendue, devenant une extraordinaire mégalopole. À Pékin, les gens de la rue étaient surpris de voir des Européens – nous étions alors environ 300 Occidentaux en Chine! – mais tous souriaient, étaient très gentils bien que préoccupés par leur situation. Un jour, nous avons été conviés à un ballet et nous avons eu l'honneur de rencontrer le ministre Zhou Enlai. Lors de nos échanges, il nous a demandé ce qui nous ferait plaisir. Nous souhaitions voyager et il nous a permis d'aller à Hangzhou et Suzhou (la Venise chinoise) mais aussi à Shanghai. Je me souviens d'une vraie ville fantôme! C'est ahurissant ce que la ville a évolué en cinquante ans! J'y ai vu les prémices du fameux musée de Shanghai mais, à cette époque, les bronzes archaïques s'alignaient dans un grand magasin, c'était juste incroyable.

– Quand avez-vous commencé à proposer de l'art chinois?

– Quand je suis rentrée en Belgique, je ne me suis pas tournée directement vers l'art chinois. En fait, je ne savais pas quoi faire. Au début, je me suis associée à une amie qui avait une brocante. J'ai vite compris que c'était ma voie. Je me suis beaucoup amusée. J'ai rencontré le président de la Chambre des Antiquaires, Christian De Bruyn, qui m'a encouragée à me spécialiser et à devenir antiquaire. L'art oriental était peu représenté à l'époque, essentiellement par la porcelaine. Peu à peu, j'ai acheté des laques et des céramiques. Mon premier magasin rue de la Régence m'a permis de fidéliser une

clientèle qui s'est étoffée quand je me suis installée au rez-de-chaussée de la maison Laloux Dessain, boulevard de Waterloo. Je suis donc autodidacte mais j'ai étudié énormément et je continue à le faire. À la galerie, nous étudions un jour par semaine un sujet qui nous touche directement.



– Comment avez-vous appris à découvrir l'art chinois?

– J'ai commencé par les objets en terre cuite, les dames de cour, les danseuses et les chevaux notamment, reproductions d'un monde existant. On plaçait dans les tombes tout ce qui était important pour les défunts, du fantasme à la réalité. Il s'agissait donc d'objets avec un contexte, qui correspondaient à une pensée ou une philosophie. Ces œuvres m'ont révélé la période des Tang, âge d'or de l'art chinois, puis celle des Han qui ont unifié la Chine. J'ai alors éprouvé le besoin d'étudier les prodromes de l'art chinois car ces débuts ont permis au pays de se forger une identité. C'est pourquoi je me suis spécialisée dans les bronzes archaïques.

1. Sculpture bouddhique en laque de l'époque de Muromachi (1333-1573), Japon. 2. Musicienne en terre cuite d'un groupe de six de la dynastie Tang (618-907). 3. Un bronze fanghu du début de la période Printemps-Automne (770-476 avant notre ère). 4. Une tête de Bodhisattva en marbre de la dynastie Qi du Nord (550-557).

PHOTO : ROGER ASSELBERGHS & FRÉDÉRIC DEHAEN

– Où trouviez-vous les œuvres que vous proposez?

– À cette époque, le triangle formé par Hong Kong, Taïwan et le Japon approvisionnait le marché. Je n'ai jamais acheté en Chine. D'ailleurs, la première fois que j'y suis retournée après l'avoir quittée en 1965 fut sur invitation de la province du Shanxi pour une conférence sur les bronzes archaïques, fin des années 1980. Plus tard, j'ai même vendu au musée de Shanghai, pérennisant mes bons contacts avec la Chine où je suis considérée comme une amie. On me fait confiance, ce qui est très rare. J'ai même eu accès aux réserves des musées. Il est vrai que j'ai été décorée par Mao Zedong et Zhou Enlai! Aujourd'hui, les œuvres que je propose sont des vecteurs de la culture chinoise, des reflets de cette civilisation, avec ses influences et ses apports extérieurs. J'ai pris part à ma première Biennale des Antiquaires à Paris en 1980, au Grand Palais, un événement au retentissement international. Puis j'ai participé à la foire de Maastricht, dès ses débuts. Cela m'a ouvert bien des portes. Même si la plupart de mes clients résident à l'étranger, j'ai décidé de rester en Belgique, continuant à me consacrer à l'étude et au rayonnement de la culture chinoise. Actuellement, je prépare quatre volumes sur la plus belle collection de bronzes archaïques chinois en Occident, en collaboration avec l'Art Institute of Chicago et, en octobre, je serai à la foire de Frieze Masters à Londres.

GISÈLE CROËS
ARTS D'EXTRÊME ORIENT
44 avenue Emile Duray, Bruxelles
Tél. 02 511 82 16
www.giselecroes.com